

Frieder et Catherlieschen

Il était une fois, sur la terre blanche, un mari (qui s'appelait Frierder) et une femme (elle s'appelait Katerlischen) ; ils s'étaient mariés depuis peu de temps et étaient encore considérés comme jeunes.

Un jour, Frierder dit : « Je vais aux champs, Katerlischen ; et quand je reviendrai, il faudra que tu aies préparé sur la table quelque chose de rôti pour apaiser la faim et une boisson fraîche pour étancher la soif. » — « Va, va, Frierder, lui répondit Katerlischen, je te préparerai tout comme il faut. »

Quand vint l'heure du dîner, elle sortit du tuyau une saucisse qui y fumait, la posa sur une lèchefrite, y ajouta un peu de beurre et mit la lèchefrite au feu. La saucisse commença à griller et à crépiter dans la lèchefrite, tandis que Katerlischen, debout près du feu et tenant la poignée de la lèchefrite, réfléchissait en elle-même...

« Et puis ? » lui vint-il soudain à l'esprit. « Pendant que la saucisse grille, ne pourrais-je pas descendre à la cave et tirer de la boisson ? »

Elle installa donc solidement la lèchefrite sur le feu, prit une cruche, descendit à la cave et se mit à tirer de la bière. La bière coulait dans la cruche, Katerlischen la regardait, quand soudain elle se souvint : « Eh bien, mon chien n'est pas attaché là-haut ! Il pourrait bien retirer la saucisse de la lèchefrite, quelle histoire ce serait ! » — et en un instant elle remonta l'escalier de la cave...

Et elle vit : le chien tenait déjà la saucisse entre ses dents et la traînait derrière lui sur le sol.

Cependant, Katerlischen n'était pas paresseuse pour courir ; elle se lança à la poursuite du chien et le poursuivit assez longtemps à travers les champs ; mais le chien courait plus vite qu'elle et ne lâchait pas la saucisse de ses dents, et l'emporta hors des champs. « Bah, tant pis ! » dit Katerlischen, elle rebroussa chemin et, fatiguée d'avoir couru, retourna doucement à la maison pour se rafraîchir un peu.

Pendant ce temps, la bière s'échappait du tonneau sans cesse, car Katerlischen avait oublié de fermer le robinet ; la cruche se remplit jusqu'au bord, puis la bière déborda de la cruche et coula dans la cave, et continua de couler jusqu'à ce que tout le tonneau fût vide.

Katerlischen aperçut depuis l'escalier le malheur qui s'était produit dans la cave. « Voilà qui est fort ! » s'écria-t-elle. « Que faire maintenant pour que Frierder ne s'aperçoive pas de ce malheur ? »

Elle réfléchit, réfléchit, et se souvint qu'il restait depuis la dernière foire, dans le grenier, un sac d'excellente farine de froment ; alors elle imagina de descendre ce sac du grenier et de le répandre sur le sol de la cave inondé de bière. « Oui, on peut le dire ! » pensa-t-elle. « Une provision n'empêche pas le malheur et sert dans le besoin ! »

Elle grimpa au grenier, en tira le sac et le fit glisser de ses épaules juste sur la cruche pleine de bière ; la cruche se renversa, et la boisson préparée pour Frierder se répandit aussi dans la cave.

« Ce n'est pas pour rien que les gens disent, » murmura Katerlischen, « que là où une chose est placée, une autre trouve aussi sa place ! » — et elle répandit la farine du sac dans toute la cave. Et lorsqu'elle eut fini de la répandre, elle ne pouvait se lasser d'admirer son ouvrage et dit même : « Comme tout est propre et rangé ici maintenant ! »

À l'heure du dîner, Frierder arriva à la maison. « Allons, Katerlischen, qu'as-tu préparé pour moi ? » — « Ah, Frierder ! » répondit-elle. « J'avais pensé te faire griller une saucisse ; mais pendant que je tirais la bière du tonneau dans la cave, le chien a emporté la saucisse de la lèchefrite ; et comme je me suis lancée à la poursuite du chien, toute la bière s'est échappée du tonneau ; j'ai alors pensé sécher la cave de la bière avec de la farine de froment et j'ai aussi renversé la cruche de bière. Mais quoi qu'il en soit, sois tranquille, la cave est maintenant sèche chez nous. » — « Ma femme, ma femme ! » lui dit Frierder. « Tu aurais mieux fait de ne pas faire cela ! Tu as laissé le chien emporter la saucisse, tu as laissé la bière s'échapper du tonneau et tu as encore imaginé de recouvrir la bière de farine de froment ! » — « C'est vrai, mon mari ! Mais je n'avais pas prévu tout cela : tu aurais dû me le dire d'avance. »

Frierder pensa : « Eh bien, si cela continue ainsi avec ma femme, il faudra vraiment que je pense moi-même à tout d'avance. »

Il advint donc qu'ayant accumulé une somme considérable en thalers, il les échangea contre de l'or et dit à Katerlischen : « Tu vois ces petits disques jaunes ici ? Je vais mettre ces disques dans un pot et les enterrer dans l'étable sous la mangeoire de la vache ; mais attention — n'y touche pas, sinon tu auras affaire à moi ! » Et elle dit : « Non, mon mari, je n'y toucherai pour rien au monde. »

Lorsque Frierder fut parti, des marchands arrivèrent au village pour vendre des cruches et des pots en argile et demandèrent à Katerlischen si elle voulait acheter quelque chose. « Eh bien, braves gens, » dit Katerlischen, « je n'ai pas d'argent et je ne peux rien vous acheter ; mais si vous avez besoin de petits disques jaunes, eh bien, pour des disques jaunes, je pourrais aussi acheter quelque chose chez vous. » — « Des petits disques jaunes ? Pourquoi pas ? Montrez-les-nous donc ! » — « Eh bien, allez dans l'étable et fouillez sous la mangeoire de la vache, vous y trouverez les petits disques jaunes dans un pot, et moi je ne dois pas être présente ! »

Les fripons de marchands suivirent ses indications, fouillèrent sous la mangeoire et déterrèrent de l'or pur. Ils prirent l'or et s'enfuirent avec, laissant toutes leurs marchandises, pots et cruches, dans la maison.

Katerlischen pensa que cette nouvelle vaisselle pourrait lui être utile ; mais comme elle ne manquait pas de vaisselle dans sa cuisine, elle enfonça le fond de tous les nouveaux pots et les disposa en guise de décoration sur les poteaux de la clôture autour de toute la maison.

Quand Frierder revint à la maison et aperçut cette nouvelle décoration, il se mit à dire : « Chérie, qu'as-tu encore fait là ? » — « Je l'ai acheté, mon cher, avec les petits disques jaunes qui étaient enterrés sous la mangeoire de la vache... Moi-même je n'y suis pas allée — ce sont les vendeurs qui les ont déterrés. » — « Ah, Katerlischen ! Qu'as-tu fait ? Ce n'étaient pas des tessons, c'était de l'or pur, et c'était là toute notre fortune. Tu n'aurais pas dû faire cela ! » — « C'est vrai, mon cher, » répondit-elle, « mais je ne le savais pas ; tu aurais dû me le dire d'avance. »

Katerlischen resta un moment immobile, réfléchit et dit : « Écoute, mon mari, tu peux retrouver ton or, courons vite après les voleurs. » — « Allons-y, » dit Frierder, « essayons ; prends seulement avec toi du pain et du fromage, pour avoir de quoi manger en route. » — « D'accord, mon mari, je les prendrai. »

Ils se lancèrent à la poursuite, et comme Frierder était plus léger sur ses jambes que sa femme, Katerlischen prit du retard sur lui. « Tant mieux, » pensa-t-elle, « quand nous retournerons, j'aurai moins de chemin à faire. »

Ils arrivèrent ainsi par monts et par vaux à une montagne où, sur les deux versants, des roues avaient creusé de profondes ornières. « Regarde donc, » dit Katerlischen, « ils ont ici tailladé, labouré et strié la pauvre terre de telle sorte qu'elle ne guérira jamais de toute sa vie ! » Et, prise d'une grande pitié, elle enduisit toutes les ornières de beurre, afin que les roues y roulent plus doucement ; et pendant qu'elle se penchait sur les ornières, une tête de fromage roula de son tablier et dévala la montagne. « Non, mon ami, » dit Katerlischen, « je suis montée

une fois sur la montagne, je ne la remonterai pas une seconde fois à cause de toi ; qu'un autre fromage roule après lui et le ramène ici. »

Elle prit une autre tête de fromage et la fit rouler derrière la première. Cependant, les fromages ne revenaient pas vers elle ; alors elle en fit rouler un troisième derrière eux et pensa : « Peut-être attendent-ils le troisième et ne veulent-ils pas revenir seuls. »

Mais même les trois fromages ne revenaient pas ; alors elle décida : « Visiblement, le troisième n'a pas trouvé leur chemin et s'est perdu en route ; envoyons-leur le quatrième, qu'il les appelle. » Mais il arriva au quatrième la même chose qu'au troisième.

Alors l'épouse se fâcha, jeta au bas de la montagne une cinquième et une sixième tête de fromage, si bien qu'il ne lui resta plus du tout de fromage.

Cependant, elle les attendit encore quelque temps et prêta l'oreille ; mais comme les fromages ne revenaient pas, elle leur fit un signe de la main et grommela : « On ferait bien de vous envoyer chercher la mort ! Je ne vous attendrai pas : si vous voulez, vous me rattraperez vous-mêmes ! »

Katerlischen continua son chemin et rejoignit son mari, qui s'était arrêté et l'attendait, parce qu'il avait faim. « Allons, donne-moi ce que tu as en réserve ! »

Elle lui tendit du pain sec. « Et où sont le beurre et le fromage ? » — « Ah, mon mari, j'ai enduit les ornières de la route avec le beurre ; et nos fromages reviendront bientôt : l'un m'a échappé des mains, et les autres, je les ai envoyés moi-même à sa suite pour qu'ils le ramènent. » — « Eh bien, ma femme, tu aurais pu ne pas faire cela ! Quelle idée as-tu eue là — graisser la route avec du beurre et faire rouler les fromages du haut de la montagne. » — « C'est vrai, mon mari, mais c'est toujours ta faute, pourquoi ne m'as-tu pas prévenue. »

Ils durent tous deux se contenter de pain sec pour leur collation ; alors Frierder dit : « Ma femme, as-tu fermé notre maison en partant ? » — « Non,

« Mon petit mari, tu aurais dû me le dire. » — « Eh bien, alors retourne à la maison et commence par fermer la porte, ensuite nous poursuivrons notre chemin ; et tant que tu y es, apporte aussi quelque autre chose à manger, je t'attendrai ici. »

Katerlizhen rentra donc à la maison, en se disant : « Mon petit mari veut manger quelque autre chose, le fromage et le beurre ne lui ont pas plu ; ainsi, je vais lui prendre à la maison un paquet entier de poires séchées et une cruche de vinaigre. »

Ensuite, elle poussa le verrou de la porte de l'étage supérieur de la maison, tandis qu'elle décrocha celle du bas et l'emporta avec elle, la posant sur ses épaules, se disant que si la porte était sous sa garde, personne ne pourrait entrer dans la maison.

Katerlizhen mit longtemps à arriver et pensait tout le long du chemin : «Que mon petit mari se repose pendant ce temps.»

Lorsqu'elle atteignit Frieder, elle dit : «Voici, mon petit mari, la porte de la maison que je t'ai apportée ; tiens, garde-la.» — «Ah, mon Dieu, quelle femme intelligente j'ai ! Elle a emporté la porte du bas, si bien que maintenant chacun peut entrer librement dans notre maison, tandis qu'elle a poussé le verrou à l'étage supérieur ! Eh bien, il est trop tard pour retourner à la maison ; mais puisque tu as traîné la porte jusqu'ici, eh bien, continue donc à la porter toi-même !» — «Volontiers, mon petit mari, je porterai la porte, mais le paquet de poires séchées et la cruche de vinaigre sont trop lourds pour moi ; je les accrocherai à la porte, que ce soit la porte qui les porte.»

Les voilà enfin entrés dans la forêt, cherchant les fripons de marchands, mais ils ne les trouvèrent point.

Il commençait déjà à faire nuit, et ils grimpèrent sur un arbre, comptant y passer la nuit. Mais à peine furent-ils installés en haut que arrivèrent sous cet arbre mêmes ces bons garçons qui emportent avec eux tout ce qui ne veut pas les suivre de soi-même et savent retrouver les choses avant même qu'elles soient perdues.

Ils s'assirent sous l'arbre où Frieder et Katerlizhen étaient montés, allumèrent un feu et s'apprêtèrent à partager leur butin. Frieder descendit de l'arbre du côté opposé pour ramasser des pierres, remonta avec elles sur l'arbre et voulut assommer les voleurs à mort. Mais aucune de ses pierres n'atteignit son but, et les voleurs dirent entre eux : «Il semble que l'aube va bientôt paraître, le vent fait tomber les pommes de pin des sapins.»

Cependant, Katerlizhen tenait toujours la porte sur ses épaules, et comme cela lui pesait fort, elle pensa que c'était le paquet de poires qui tirait la porte vers le bas, et dit à son mari : «Je vais jeter le paquet de poires.» — «Non, ma petite femme, ne le jette pas maintenant, sinon on nous découvrira dans l'arbre grâce aux poires.» — «Non, je le jetterai, je ne peux plus, elles me pèsent trop.» — «Eh bien, fais-le donc, nom d'un chien !»

Et les poires tombèrent à travers les branches, mais ceux qui étaient en dessous n'y prêtèrent même pas attention.

Un peu plus tard, Katerlizhen, qui souffrait toujours sous le poids de la porte, dit à son mari : «Ah, mon petit mari ! Il faut aussi que je verse le vinaigre.» — «Non, ma petite femme, ne fais pas cela, sinon ils pourraient nous découvrir !» — «Oh, mon petit mari, je ne peux pas : il faut que je le répande ! Il me pèse vraiment trop !» — «Eh bien, verse-le donc, que le diable t'emporte !»

Elle répandit le vinaigre et éclaboussa les bons garçons en bas. Ceux-ci commencèrent à discuter entre eux, disant que c'était la rosée qui tombait.

Enfin, Katerlizhen comprit : «Serait-ce donc la porte qui me pèse tant sur l'épaule ?» Et elle dit à son mari : «Mon petit mari, je vais aussi ôter la porte de mes épaules !» — «Comment peux-tu faire cela ! Alors on nous découvrira immédiatement !» — «Ah, je ne peux pas ! Elle me pèse vraiment trop !» — «Mais non, tiens-la !» — «Non, je ne peux absolument pas, je vais la laisser tomber !» — «Eh bien, laisse-la tomber alors, que le diable l'emporte !» répondit Frieder avec irritation.

La porte tomba de l'arbre avec bruit et fracas, et les voleurs sous l'arbre crièrent : «C'est le diable lui-même qui tombe sur nous depuis l'arbre !» Ils s'enfuirent dans toutes les directions et abandonnèrent tout leur butin sur place.

De grand matin, lorsque Frieder et Katerlizhen descendirent de l'arbre, ils trouvèrent dessous tout leur or et le rapportèrent à la maison.